

## Chapitre 4

Pour se faire plaindre, mais aussi se donner bonne conscience et se donner l'auto-absolution comme bien des hommes. Monsieur le procu, m'avait fait des confidences sur sa vie de couple. Elle était plus proche du désert, que des vertes prairies de ses vacances Bretonnes. Avant de se marier, il avait seulement baisé deux fois, et encore avec des putes pendant son service militaire. Ces femmes qui jouissent deux fois : *une première, lorsque le client paie, et une seconde, lorsqu'il débarrasse le plancher.* C'était certainement à ce manque d'expérience qu'il devait d'avoir dégoutté sa femme de l'amour. Il lui avait fallu trois jours pour la dépuceler. Il l'avait faite souffrir comme toutes les femmes de sa condition et un mois pour qu'elle cicatrice d'une plaie qu'il lui avait faite.

Le procu m'avait raconté : qu'une seule fois sa femme avait été vivante dans ses bras, c'était un soir pendant les premiers mois de leur mariage, alors que jusqu'à présent elle ne prenait pas du plaisir à faire l'amour, ils avaient été invité chez un oncle à elle, Monsieur le président du TGI de... pour faire une partie de pêche dans son étang. Le procu avait suivi le « tonton » encombré de cannes à pêche, pendant que le cousin de madame la procureur, un pauvre raté et marginal, était resté avec sa femme afin de lui tenir compagnie. Ce pauvre type barbu, aux cheveux mal coiffés, qui critiquait tout dès que l'on ouvrait la bouche, il était contre les possédants et les faiseurs de lois et patati et patata...

Pendant leurs délicieuses fiançailles platoniques et romantiques, sa femme lui avait avoué avoir été contrainte à plusieurs reprises, lorsqu'elle était jeune fille, de renvoyer son cousin jouer aux billes ou courir aux papillons, au lieu de l'agacer lorsqu'ils étaient ensemble. Elle en avait parlé en riant de ce bon à rien.

N'empêche que, curieusement, c'était nouveau, c'est elle qui avait voulu un rapport le soir avant de dormir, même quelle n'avait pas de crème vaginale et que ça avait glissé parfaitement. Elle n'avait d'ailleurs pas cessé de lui dire, pendant son va et vient, qu'elle l'aimait et qu'elle était heureuse de le sentir en elle. Il avait espéré un moment qu'elle allait connaître le plaisir et puis c'était parti... Son corps s'était raidi et son sexe s'était fermé pour ne plus jamais s'ouvrir véritablement.

Mes cours de psychologie me sont revenus en mémoire. Revoir ce cousin avait du faire réapparaître un fantasme. Ca ne pouvait être que ça, pour être amoureuse ce soir là, n'était-ce pas pour cacher une bêtise... avec cet effronté qui n'avait peur de rien et elle qui lisait sans arrêt des histoires de bergère et de beau séducteur aimant et sans scrupule.

Lorsque les pêcheurs étaient revenus les paniers pleins de gardons, le cousin était déjà parti et elle avait l'air absorbée par le livre qu'elle lisait. Bien évidemment, l'idée qu'il ait pu se passer quelque chose

entre eux, n'était pas venue à Monsieur le procu. Sa femme était frigide, comme toutes les femmes de leur monde qui se respectent. Mais, deux mois après, il avait eu la chance de la savoir enceinte de deux mois et le fait d'être papa lui avait fait un très grand plaisir. Je me suis mise à penser : ce cousin avait du lui reparler de leur amour de jeunesse, lorsqu'elle restait seule avec lui, pendant que les anciens étaient à la pêche... (*Ca me rappelle une histoire : c'était un film où la jeune femme abandonné par son mari, c'était perdu avec un jeune homme dans les broussailles*). Il lui avait certainement parlé, comme elle les lisait dans ses livres d'amour et au bout d'un moment hypnotisée par son rythme de voix, elle n'avait pas senti qu'il l'avait allongé dans une semi-conscience sur l'herbe et retrouver dans ses pensées et tenter pour une fois de se donner sans amour à un jeune homme qui lui ferait connaître le plaisir, comme celui qu'elle lisait dans ses livres. Ce n'était qu'une hypothèse...

Avant la naissance de sa fille, c'était l'abstinence presque totale. Il n'avait pas le droit de jeter au visage de son enfant son sperme. Après la naissance, elle avait institué la règle d'une fois par semaine, il était autorisé à remplir ses devoirs conjugaux, suivant avis de son curé confesseur, sans caresses préalables mais avec crème lubrifiante, une fois par semaine pour les liens conjugaux et plus souvent s'il s'agissait d'avoir un enfant. Souvent, c'était le samedi soir en rentrant d'une soirée où ils étaient invités, (*dans ce milieu, ont est toujours invité*) sinon, c'était le dimanche matin à la condition que monsieur se lève à sept heures pour aller chercher des croissants chauds et lui porte son petit-déjeuner au lit. (Cela devait être une des raisons de la mauvaise humeur matinales du lundi de monsieur le procu, où il en venait même à m'insulter et me mettre plus bas que terre). Un jour, il m'a fait voir quelques photos de sa famille. Sa fille ressemblait du côté de sa mère et de son cousin... et son fils du côté de son père.

Je ne connaissais pas ses pensées, mais je sentais qu'il commençait de vaincre ses tabous. Sa promesse faite devant le curé d'être toujours fidèle à sa femme devait s'effacer dans son esprit et n'avait-il pas été sage pendant dix sept ans... De toute façon, il n'avait pas l'intention de tromper sa femme avec moi, mais seulement de s'offrir un peu de bon temps, ce bon temps dont il avait toujours été privé. Il désirait aussi se prouver, comme tous les hommes, qu'il était capable de plaire et même de faire jouir une femme. D'ailleurs, il semblait que personne ne s'en privait dans son tribunal, on surprenait parfois des conversations où les écarts assez égrillards ne faisaient pas défaut, bien au contraire, c'était un sujet privilégié. A voir parfois les yeux fatigués des femmes et l'air conquérant des hommes, on ne pouvait en douter. D'ailleurs tous ces salauds que monsieur le procureur envoyait pourrir en tôle, eux aussi en avaient bien profité avant, avant de se faire bêtement coincer, les imbéciles...

Moi aussi, confiance pour confiance, je lui avais raconté ma façon de voir la vie intime, j'avais bien préparée ma version à l'avance. Il était indispensable pour la réussite de mon plan, de bien marquer certaines limites, en fait une seule...

- Vous savez, je ne suis pas de bois, j'aime bien flirter, mais dans certaines limites, car je veux me garder vierge pour mon mari. Vous êtes bien placé pour savoir que ce n'est pas un moment de plaisir pour

une femme. Je ne comprends pas que l'on puisse se faire déchirer et laisser pénétrer dans sa chair par un homme qui ne sera pas le père de ses enfants et ne restera avec le temps, qu'un souvenir... En attendant de rencontrer celui qui sera mon mari, je ne pense pas que ce soit bien grave de flirter avec un homme que l'on trouve beau, séduisant, que l'on estime, et en qui on a une confiance absolue, même si l'on sait qu'il ne sera peut être jamais son mari. Je pense que l'on peut en retirer un apaisement physique qui vaut tous les tranquillisants, et ça permet de prendre patience. Je parle bien sûr au passé, maintenant, je suis trop vieille pour flirter. Et à mon âge, les hommes ne veulent plus flirter, ils veulent tout... c'est dommage... vraiment dommage...

- Mais Patricia, vous parlez de vous au passé, comme si le présent n'existait pas.

- C'est exact, depuis quelques temps je n'ai pas de copain, je n'ai donc pas de présent. D'ailleurs ma dernière expérience s'est mal terminée.

- Il y avait une bonne raison ?

- Oui et non... Je lui accordais presque tout et lui voulait tout.

- Tout ? Ca veut dire quoi ?

- Tout, ça veut dire tout, sauf... en fait, il voulait me pénétrer, me posséder, mais ne pas se marier.

- Il avait bien tort. Il avait, si je comprends bien *presque tout* pour avoir du plaisir et vous en donner.

- Oui ! Mais, il était égoïste comme la plupart des hommes et c'était surtout lui qui avait du plaisir, je le gâtai au mieux, mais je ne peux pas nier que j'étais heureuse dans ses bras.

- Si je comprends bien, si vous rencontrez un garçon sérieux, discret et qui vous plaît, vous acceptez ses caresses et ses baisers et même vous les rendez, mais vous refusez ce que l'on appelle le coût.

- Oui ! Mais je ne flirte pas avec n'importe qui ! En fait, je pense que c'est dans la nature humaine de désirer des caresses et des baisers, en général ce sont des moments agréables et sans danger, c'est souvent flatteur pour une femme et signe qu'elle n'est pas une ombre, mais qu'elle est vivante... Je ne suis pas différente de ma petite chatte, qui a besoin de mes caresses pour être heureuse et l'exprime en ronronnant de satisfaction.

Je ne doutais pas que mon message passe bien. Il m'avait avoué, que depuis que nous échangeons des baisers, il se sentait vivre différemment. Je n'en doutais pas, le contact avec un corps de femme, qui parfois s'abandonnait dans ses bras, lui ouvrait la porte d'un horizon qu'il n'avait jamais exploré et sur d'agréables sensations qui lui étaient inconnues jusqu'à présent.

Bien entendu, je l'avais conforté dans l'idée, que nous ne trompions pas sa femme. Je lui avais exposé ma façon d'interpréter *trompé* dans le sens de priver l'autre de ce qui lui est dû, donc, madame le procureur n'était pas trompé, puisqu'elle était couverte au moins hebdomadairement. De notre côté, un désir de contact mutuel nous réunissait, d'autant que c'était toujours en fin de journée, où nous étions lasses tous les deux. Ce moment de détente et de plaisir était devenu une sorte de drogue pour lui.

Progressivement, il commençait de vaincre ses tabous, grâce à mon plan psy qui était simple et indéfectible. Pour moi, monsieur le procu était un sujet chez qui on avait étouffé par l'éducation et les

conventions instituées par notre société, **l'inné**, transmis par ses ancêtres mâles. De la même façon, que son cerveau avait été programmé à remplir une mission dans notre société qui s'appelle l'instruction des bonnes choses, j'allais simplement en suivant la maxime : *"chassez le naturel et il revient au galop"*, faire ressortir et regraver dans sa « *mémoire-logiciel-d'acquit-sexe* » peut apparent, le programme : *"mâle dominateur"*, avec ses chapitres : « *pulsion et besoin naturel ; plaire et conquérir ; désir et plaisir ; domination et possession ; harcèlement jusqu'à la victoire* ».

Sa promesse faite devant le curé d'être toujours fidèle à sa femme s'effaçait lentement dans son esprit et n'avait-il pas été sage pendant dix sept ans... ? De toutes façon, il n'avait pas l'intention de me faire l'amour, mais seulement de s'offrir un peu de bon temps, ce bon temps dont-il avait toujours été privé et de se prouver comme tous les hommes qu'il était capable de plaire et de faire... D'ailleurs, il semblait que personne ne s'en privait dans son tribunal, on surprenait parfois des conversations où les écarts assez égrillards ne faisaient pas défaut, bien au contraire, c'était un sujet privilégié. A voir souvent les yeux fatigués des femmes, on ne pouvait en douter.

*Le second baiser:*

Un soir, nous étions dans un angle du bureau où régnait une demi-obscureté. A l'opposé, une lampe sur pied diffusait une lumière indirecte. Il était tout près de moi, encore hésitant, comme à chaque fois, du fait de la peur que j'entretenais de lui refuser un baiser. Je voyais son visage rouge et ses yeux brillants de désir. J'ai fait semblant de me dégager, mais en me rapprochant de lui, alors il m'a pris dans ses bras et je lui ai tendu la clef, en disant d'une voix mourante :  
- Serrez-moi ! Serrez-moi, très fort ...

Surpris par ma demande et un peu gauchement, il m'a pris dans ses bras, je baissais la tête comme honteuse de mon audace, lentement il a fait remonter une de ses mains vers ma nuque pour mettre ma bouche face à la sienne et prendre mes lèvres. Il m'a donné le baiser que j'attendais, baiser long et appuyé que j'ai fait durer et durer encore, baiser qui allait donner le signal du second acte que j'avais préparé. Je me suis alanguie contre lui, le ventre en avant et la poitrine offerte sous un chemisier dont curieusement deux boutons déboutonnés laissaient apparaître la naissance de mes seins.

Bien entendu, il devait penser que son charme jouait. Il devait me voir en quête de plaisir. Je pouvais lire dans ses pensées de mâle d'opérette : *"elle est de plus en plus lascive, certainement qu'elle n'a jamais rencontré un homme comme moi* ». *Je ne suis pas un de ces gamins avec qui elle a flirté jusqu'à présent, Moi, je suis un homme. Je commence de l'avoir bien main, elle finira par demander grâce et dans un moment de faiblesse m'offrira tout son corps et désirera que je la possède. Elle n'est pas insensible comme ma femme. Je vais enfin, comme je l'ai lu dernièrement dans un dossier, sentir les contractions de son vagin autour de ma verge, ce sera fantastique et ça me changera du trou-à- bitte inerte et vaseliné de ma femme* ».

Dans sa nouvelle programmation, il y avait aussi : *opportunité et audace*. Sa main n'avait qu'à suivre la flèche. Ce fut même plus rapide que je le pensais, en glissant sa main dans mon dos, il avait dégagé de la ceinture de ma jupe mon corsage, il avait senti ma chair à nue et

avait mis peu de temps à dégrafer mon soutien-gorge, sous mes soupirs que je semblais plus m'adresser à moi même, qu'à lui : *mais qu'est ce que vous faites...? Il ne faut pas... laissez moi... je vous en prie...*

Lorsque mes seins furent libérés, il les a pris l'un après l'autre dans sa main, comme deux colombes. Il était très doux tout en étant nerveux et crispé, c'était nouveau pour lui. Il n'avait pas souvent le droit de toucher les seins de sa femme, il les aurait abîmés... J'étais sûr de l'effet que le contact de ma tiède chair de soie, ferait sur lui. Bien entendu, je continuais de résister mollement, je voulais inscrire dans son subconscient, « *il faut que je gagne au moins une victoire sur la faiblesse de cette pauvre petite, je vais tenter une attaque surprise* ». En même temps que je résistais, je disais d'une voix essoufflée par les efforts que je mettais à me défendre :

- Oh...! Non... ! Ne faut pas... ! M'sieur le procureur... je vous en prie...

- Ne dis rien... Ne dis rien, je t'en prie...

-Non ! Laissez-moi ! Laissez-moi... ! Ayez pitié... ! Je suis tellement faible avec vous... pitié... ! Pitié, je vous en prie...

Bien entendu, *s'il avait eu pitié dans un moment pareil, tout mon plan se serait écroulé et j'aurai du repartir à zéro. Mais, il devenait matcho monsieur le procureur et il participait aux exemples vécus des dossiers dont il avait à s'occuper. Il avait appris la faiblesse des femmes dominées par un vrai homme. S'il n'avait pas été jusqu'au bout, cela aurait de la faiblesse de sa part, surtout que mon ventre était collé au sien où je sentais sans risque d'erreur une belle érection. Au moins, il montrait qu'il n'était pas impuissant, c'était toujours ça.*

- Ne crains rien, je ne veux pas te faire de mal, bien au contraire, je te montre mon amour et mon désir de te donner du bonheur.

- Je sais que je ne crains rien avec vous et je suis tellement bien que je suis sans force, mais je suis trop faible... je devrai partir... laissez moi, je vous en prie...

- Non ! C'est trop bon... quelles merveilles, tu me cachais...

Il a continué de caresser mes seins et même dans une pulsion de courage de les embrasser discrètement au début et ensuite goulûment, je me tortillais de plaisir, je jouais les salopes avec mon ventre sans cesser de dire : *"non... ! Ne faut pas... ! Haaaa... ! haaaa... ! C'est trop bon... ! Haaaa... ! Haaaa... Bizarrement ma jupe s'est relevée et écartée, puis ma culotte s'est trouvée au contact de sa braguette et je me suis frottée contre son sexe que je sentais dur comme du bois, jusqu'à ce qu'il jouisse. J'ai même fait semblant de m'évanouir, la bouche ouverte et les yeux au ciel, pendant que prenais à mon tour mon plaisir, encastré entre mes cuisses, mes fesses appuyées sur son bureau. Vraiment garce, j'ai trouvé la force de dire : « *Qu'est ce qui c'est passé ? J'ai cru que j'allais mourir...* ». *Qu'est ce que vous m'avez fait ? C'était tellement bon, je ne savais pas qu'on pouvait jouir comme ça... et que c'était aussi bon...**

Je venais de transformer, monsieur le procu en paon. Il venait de faire jouir une nouvelle fois une femme. Il avait senti vibrer dans ses bras Patricia la vierge-coincée du tribunal. Elle avait eu un orgasme grâce à lui et par lui. C'était la gloire. Il avait réussi à déboussoler cette fille intelligente, mais qu'il pensait être en retard jusqu'à présent du côté sexe. Il venait de faire connaître le paradis à celle qui s'en allait la tête

baissée et les fesses serrées sous les regards moqueurs des secrétaires délurées du tribunal. Il avait eu conscience de son pouvoir et de la domination de l'homme sur la femme dans ces moments, ce qu'il n'avait jamais connu avec sa propre femme, devant qui, il filait doux. Il avait senti la rétive Patricia totalement abandonnée dans ses bras, alors qu'elle était toujours distante, non seulement avec lui, mais avec tout le monde, bien qu'elle ne soit qu'une simple secrétaire. En fait, pour lui c'était encore une première, et il sentait qu'il y en aurait d'autres... L'image de la meilleure amie de sa femme, qui le draguait depuis un certain temps, lui est venue à l'esprit. Même que... lors de la dernière soirée où ils étaient ensemble invités, elle collait son ventre contre lui en dansant. La pauvre... avait un mari qui avait bien trente ans de plus qu'elle et qui devait approcher les soixante dix ans. Il avait bien senti qu'elle devait être privée d'amour et qu'il ne lui était pas indifférent... Un avenir nouveau s'ouvrait devant lui. Il venait d'avoir la preuve, un peu tard peut-être, qu'il était doué pour l'amour et ne comprenait pas que sa femme n'ait jamais joué.

Auteur Rober FAURD – Roman : EL PROCU : « La confession. »

« Le papy qui rit » – chapitre 4/20.

---

---

***Une partie de rigolade : la paysanne – chapitre 5/20***  
**Chapitre 5**

Un jour, que nous avons travaillé sur un dossier, dans lequel était impliqué un oncle un peu simpliste qui avait fait des "choses" avec sa nièce, naïve pour ça part. C'était l'histoire de la nature campagnarde toute simple. Je pense, moi, demoiselle Patricia, secrétaire de Monsieur le procureur de la république d'une ville inconnue dans nos provinces, que l'on a jamais autant ri ensemble en lisant ce dossier. Les réparties étaient dans l'authentique de mademoiselle Fernande, qui répondait au gendarme Dupont :

« Comment ça c'est passé avec l'Adrien ?

- Ben... C'était le soir, on a été ramassé des gerbes de blé avec mon parrain-tonton Adrien. Faut dire qu'on ne chôlait pas avec lui. A un moment, comme j'lui tournais l'dos, il a cessé de travailler. J'me suis rendu compte que mon tablier s'était relevé, l'oncle il devait voir mes cuisses par derrière. Ca a du lui donner un coup de sang.

- Que vient faire ton tablier dans cette affaire ?

- Vous ne savez pas monsieur l'gendarme ? Vous ne devez pas être d'ici... Mais il faut que vous sachiez que l'été dans notre pays, on ne met pas de robe, mais des tabliers boutonnés sur le devant et celui là était court. Mais il faut vous dire, que je n'y faisais pas attention, je n'avais pas d'idée sur la chose... Et c'est là qu'il m'a dit : « *Et ben dis-donc, la Fernande, c'est qu't'as ramassé maintenant un beau p'tit cul* ». Il avait toujours des mots pour rire. "*Veux-tu te taire, vieux fada*", qu'j'lui ai répondu. Alors, il m'a dit avec son air de celui qui sait.

- Maintenant, tu as l'âge de voir le loup et tu voudrais peut-être le voir ?

Puis il est venu vers moi et il a voulu m'attraper. Ben... je me suis sauvé en direction du gros chêne que l'on dit centenaire, c'était juste à côté, dans la prairie du père Loubion. Il a quitté ses sabots et m'a couru après. J'ai tenté de monter dans l'arbre, mais il est d'jà arrivé. Il

m'a attrapé les jambes, j'en avais une sur une branche et l'autre pendante. Le salaud, il avait son nez juste entre mes fesses et pas loin de ma nature.

- Qu'est ce que vous appelez « la nature » ?

- Ben, c'est le « *barbouilloux* » ou le barbu que les femmes ont entre les cuisses, c'est ce qui cache la nature dans la forêt, vous devez bien connaître ça avec l'œil coquin que vous avez.

Il n'aurait pas insulté un gendarme mademoiselle où je vous mets en prison... Et après ! Qu'est-ce qui s'est passé ?

- Comme je n'avais pas de culotte, ce n'est pas étonnant, puisque chez nous, on ne met pas en été, mais il faut bien dire qu'c'a m'a fait subitement en grand coup d'chaleur. Alors, il ne s'est pas embêté l'Adrien, il m'a mordillé entre les poils.

- Il vous a mordu où mordiller, là... , il faut le préciser ?

- Pardi, il faisait semblant de mordre, mais je peux vous dire que ça m'a fait un drôle d'effet, ça m'a comme paralysé... Je n'osais plus bouger et alors ce bougre, il m'a léché la nature en poussant des grognements comme une bête sauvage. Ce salaud, c'était comme les chiens ils font aux chiennes. Je sentais comme s'était parti et que je n'allais pas tarder à voir le loup. Puis, il m'a fait descendre et allongée sur l'herbe. Il ne m'avait pas lâché, d'ailleurs moi je n'avais pas envie de partir. De suite, il m'a passé la main entre les cuisses, c'vieux cochon et même qu'il m'a attrapé la marmotte à pleine main. Puis, il s'est mis à rire comme un bossu en me faisant des chatouilles, même que j'riais tellement que je n'avais plus de force. Finalement, c'est à ce moment qu'j'ai compris, que ça devait être ça "*être en chaleur*". J'en ai plus bougé tellement qu'c'a m'avait fait de l'effet. Puis, il a dit :

- Maintenant, tu vas y passer.

- Tu n'as pas le droit de m'y faire.

- Si, je suis ton parrain et j'ai le droit. Les parrains doivent éduquer leur filleule... Plus tard, tu me reprocherais de ne pas l'avoir fait. D'ailleurs pour ta mère c'était pareil, c'est son parrain qui lui a fait la première fois. Un jour, d'ailleurs, elle me l'a dit...

- Que dira le curé quand j'irais à confess ?

- Ça ne le regarde pas, il en profiterait pour te sauter à la première occasion.

- Les curés, ils ne sautent pas les femmes.

- Tout le monde le sait, mais on ne le dit pas... certains disent que c'est lui qui a engrossé sa bonne. Elle a dit aux gendarmes qu'elle avait été violée, un jour en cherchant des champignons. Elle était à genoux par terre et ramassait « *des noires, qu'on dit dans le rapport* »... Mais qu'est-ce que c'est des noires ?

- Vous n'êtes pas d'ici m'sieur le gend'arme et ça se voit... Vous ne devez pas les connaître, on les appelle aussi des « *trompettes des morts* », n'ayez pas peur on en meurt pas. Excusez-moi, si je vous ai coupé...

- Il n'y a pas de mal, « *la bougresse* ». Un homme lui été arrivé par derrière, lui avait relevé sa jupe et la lui avait attachée par-dessus sa tête. Elle n'avait pas pu le voir, il lui avait mis sa graine et il était parti sans dire un mot. En fait, son enfant ressemble au curé, il a les cheveux blonds et frisés comme lui.

- J'n'aimerai pas qu'on m'ait fait comme ça... J'aurai peur de ne plus

pouvoir respirer, en ayant ma jupe sur la tête.

- Avec moi, tu peux respirer la Fernande, « *laisse toi faire* », m'a dit mon parrain, je m'occupe de tout. Alors, ça n'a pas traîné, il a défait sa ceinture et s'est mis entre mes jambes, j'ai vu son robinet raide et violet, comme un saucisson qui a passé l'hiver dans la cendre. Il m'l'a présenté dans la fente de ma nature et il n'a pas été long à en trouver l'entrée secrète parmi les broussailles. Dès qu'il a été en place, y m'a donné un d'ces coup de rein, j'vous dis qu'ça... Tenez, l'même que l'taureau d'chez l'Toine d'en haut a donné lorsqu'il a saillit une petite vache qu'on lui avait présenté. J'tai poussé une de ces bramée, on a dû l'entendre de loin, qu'j'vous dis. Je n'aurai pas pensé que lorsqu'un homme fait l'saut qu'ça donne l'envie de couiner comme une truie que l'on égorge. Mais, une fois dedans, vain Dieu que c'était bon. Il était devenu doux comme un agneau, et plein d'attentions avec ça. Sa zizounette, t'aurais dit une anguille qui t'caressait dans le ventre en faisant des tortillons avec sa tête. Mais, il a été correct, y m'a pas mis l'p'tit dans l'ventre. Il a fait sortir son engin en le s'couant comme s'il était en colère et voulait t'l'étrangler au passage, même qu'il a pas tardé à le faire juter en grosses gouttes qu'il a laissé tomber sur mon ventre. De suite, il m'en a débarrassé en l'essuyant avec une poignée d'herbe. Faut dire qu'ça nous a fait du bien et aussi un peu d'récréation et qu'après on a travaillé comme des flèches.

J'ai terminé ma lecture en disant :

- Moi, j'dirais, qu'même, qu'ont à bien rie, avec m'sieur l'procu d'la « *répoubique* »

A cette scène vivante. Certainement inspiré par autant de naïveté, que de descriptions d'action. Du fait des acteurs, ce jour dans cette affaire, monsieur le procureur a été indulgent, c'était peut-être à ce que je lui avais apporté par suite que vous allez comprendre pourquoi ?

Il était installé dans un fauteuil et m'a attiré sur ses genoux comme une petite fille innocente. L'ambiance devait permettre d'aller plus loin ce soir là. Aussi jouant les espiègles, j'ai parodié la gamine du dossier sur lequel on avait travaillé :

- Mais, tonton, pourquoi tu m'serres si fort ?

Il a répondu d'une grosse voix :

- C'est pour te montrer, comme je t'aime mon enfant.

En même temps, il en a profitait pour me prendre un baiser et poser sa main sur ma poitrine. J'attendais la suite... Ca n'a pas été long. Il s'est décidé à sortir un sein et l'embrassé, et ensuite un second... Je me suis tortillé comme pour chercher la position la plus confortable et en même temps, j'ai tiré ma jupe pour faire apparaître le nylon de mes cuisses. A son tour, il a cherché la meilleure position et en a profité pour poser sa main sur mes genoux. Je n'ai rien dis, mais au contraire me suis pelotonnée contre sa poitrine en l'embrassant. Comme si je ne voulais pas voir ce qui allait se passer. Sa main remontait lentement. Je savais que plus il remonterait, plus il rencontrerait sous ses doigts le grain de ma peau le plus fine et aussi la plus moite et que ce contact allait éveiller en lui un désir naturel que son éducation et son milieu avait castré. Maintenant, il était arrivé au confluent de mes cuisses et ses doigts étaient entrés en contact avec le bas de ma culotte. Il était temps que je réagisse :

- Qu'est ce que vous faites ? Il ne faut pas chercher par là... Pas par



là... Ne faut pas... Pas là...

- Chut ! Ne dis rien... C'est tellement doux, c'est calme comme un sanctuaire, ma main s'y repose et y fait une prière. Ne crains rien, laisse toi aller petite fille.

Comme si j'étais envoûtée par sa voix et la douceur de sa caresse, j'ai laissé une de mes jambes qui était en équilibre sur les siennes se reposer par terre, en même temps mes cuisses se sont écartées, il n'allait pas si tromper, la barrière était levée. Monsieur le procu descendant de son autel en a de suite profité pour dégager un peu plus ma jupe et promener sa main sur toute la surface de mes cuisses et remonter sur mon ventre. A son contact, je me libérais de plus en plus. Sa main s'est arrêtée sur l'attache de la patte de ma culotte gaine, que je mettais depuis quelque temps. Je savais qu'ils les connaissaient, y compris le mécanisme, sa femme en avait les mêmes et il avait appris en cachette à les déboutonner. Un jour il m'avait surpris un jour en train de regarder un catalogue et je lui avais expliqué les avantages de ce vêtement et la façon de les déboutonner. Il m'avait dit que sa femme en mettait souvent les mêmes, mais qu'il n'avait jamais eu l'occasion de les déboutonner sur elle, mais qu'il avait essayé sans elle ». Il a fait une première tentative pour me libérer de cet obstacle. J'ai réagi plaintivement :

- Non ! Non ! Il ne faut pas... C'est défendu... C'est... interdit... J'ai fini ma phrase en enfonçant ma langue dans sa bouche presque brutalement comme si je me jetais à l'eau. Il a très bien compris et m'a serré dans ses bras en mêlant amoureusement sa langue à la mienne, puis, il est revenu à mon ventre. Il a bataillé un instant pour défaire la patte de ma culotte, une fois fait, il a fait glisser sa main entre mes cuisses offertes et pris ma vulve à pleine main en disant :

- Je te tiens, enfin, je te tiens, tu es à moi... toute à moi...

*Comme toute femme doit le penser, si je te laisse faire ce que tu veux, c'est bien parce que je le veux. J'y suis allé de ma romance :*

- Non ! Non ! Je suis trop faible avec vous... je ne devrai pas...

- Chut, ne dis rien, maintenant je vais pouvoir te caresser sans obstacles.

Il a joué timidement avec mes poils, puis exploré ma fente, cherché ce fameux clitoris dont tous les dossiers parlaient et dont sa femme ne devait même pas connaître l'existence. Il a aussi cherché l'entrée de mon vagin et tenté d'y introduire le bout de son doigt. J'ai réagi de suite, il risquait de tout fichier par terre.

- Non ! Non ! Pas là ! Pas dedans... vous savez bien que je suis vierge et je veux le rester.

- Ne crains rien, j'ai promis et je suis sûr que ton plaisir ne vienne pas de là, mais d'ici.

En même temps, (*il avait la théorie, il ne lui manquait plus que la pratique*) il a posé le bout de ses doigts sur mon petit bouton et l'a caressé avec beaucoup de délicatesse. Je n'ai pas été longue à avoir un orgasme et je n'ai pas jugé utile de retenir l'explosion de mon plaisir, qu'il a prolongé par des caresses, en mettant sa main bien à plat sur tout mon sexe. Il avait bien appris la théorie d'après les rapports de police, maintenant, il passait à la pratique qu'il aurait du faire à ses quinze ans mais qu'il n'avait pas faite et qu'il rattrapait grâce à moi avec un certain retard...

Nous sommes restés un long moment sans bouger, puis je me suis décidé à frapper un grand coup. Ca serait marrant, si suivant les circonstances sa femme l'apprenait qu'il m'avait obligé à faire certaines choses ignobles. Je m'imaginai qu'elle nous voyait et je me suis dégoûtée. Il a du penser qu'égoïstement j'allais le quitter mon plaisir pris, et il m'a retenu par la main :

- Reste ! Reste, je t'en prie...

Je me suis mise à genoux par terre, à ses côtés, toujours assis sur son fauteuil et ai posé ma tête sur ses genoux. J'ai promené un moment ma main sur son ventre, puis comme si je me décidais subitement, j'ai lentement défait sa braguette. J'ai fouillé dedans et déviant son slip j'en ai sorti sa verge. Je faisais l'initiée, mais en réalité c'était la première fois que je touchais sa chose, dure et souple, visqueuse et satinée, à l'odeur fade musquée. Elle ne m'a pas fait peur comme je l'avais pensé. Non ! Je m'étais incrusté dans la tête que c'était une chose naturelle, que si Dieu ou la nature l'avait faite comme ça il y avait une raison et que si beaucoup de femmes étaient attirées par elle, c'est qu'elles y trouvaient leur compte. Je devais aussi jouer sur le contraste : sa femme frigide et ayant horreur de tout ce qui touchait au sexe et moi, jouisseuse et attirée par le sexe. Je l'ai branlé en jouant avec son prépuce que je faisais glisser, et recouvrir, et découvrir son gland, en chantant dans ma tête : *"un chapeau, pas d'chapeau; un chapeau, pas d'chapeau"*. Puis, il s'est raidi et enfin j'ai vu l'éjaculation d'un homme, j'en rêvais depuis longtemps. Cela m'a ému de voir cette verge raide et arrogante comme un aristocrate prétentieux de la belle époque, se vider de sa substance et se ramollir jusqu'à ne plus être qu'un petit tas de viande molle et baveuse que j'ai recouvert de son slip avant de l'abandonner. Il ne semblait pas aussi heureux que je l'étais. Il venait de subir une sorte de défaite, comme tout homme qui a vidé ses couilles et ne se sent plus un homme bandeur. La prochaine fois où j'avancerai un pion, il faudra que ce soit lui qui se sente vainqueur. Il fallait qu'il soit dans la spirale du succès et qu'il se sente invincible et conquérant, en attendant : l'échec et mate...

Nos relations impudiques duraient depuis de nombreuses semaines et il semblait se contenter de nos caresses. Je ne voulais pas que cette situation dure éternellement, heureusement, quelques jours après, l'occasion m'était offerte d'enfoncer un nouveau clou.

Il avait été convoqué à la Cour d'Appel et je l'avais accompagné pour prendre des notes et aussi, voir avec le greffe différents dossiers. Nous sommes rentrés en voiture le soir et il faisait nuit. Il s'est arrêté dans un petit chemin, afin que nous puissions échanger quelques baisers avant de nous quitter. Je pense que le moment et le lieu étaient propices. J'ai commencé par le remercier des compliments qu'il avait fait à ses messieurs de mon travail et lui ai dit qu'il méritait bien une récompense. Il avait été gentil, je le serai aussi ce soir.

Pendant que l'on s'embrassait, j'ai joué les passionnés et ouvert sa braguette où j'ai plongé ma main sans hésitation pour en sortir son instrument en état de semi rigidité. C'est exactement ce que je souhaitais. Sans lui laisser le temps de réagir, je me suis penché dessus et l'ai prise dans ma bouche. Il devait être stupéfait, mais comme nous avions bu un peu de champagne et que je lui avais dit que ce vin me

faisait un drôle d'effet, il a dû faire la relation et de toutes façons, lui, il n'avait rien demandé. Comme c'était la première fois qu'on lui taillait une plume, il devait penser qu'il ne fallait pas être plus royaliste que le roi et en profiter. D'autant, que j'aurai pu me vexer, (*et allez donc*) s'il refusait cette attention toute particulière.

Je l'ai donc sucé, comme l'aurait fait la nouvelle esclave du pacha. Il s'était mis à l'aise en penchant en arrière le dossier de son siège. Je ne sais pas si je n'étais pas très adroite ou s'il se retenait, mais la sucette a bien duré au moins un quart d'heure. J'en avais les mâchoires qui me faisaient mal. Pourtant, j'ai pu vérifier par la suite, que son instrument était plutôt du modèle minus, mais à l'époque, je le trouvais énorme. Mon idée devait être faussée, par l'image que je me faisais du sexe masculin. J'avais pris pour étalon un doigt. Sa chose qui devait avoir tout juste la grosseur de deux, me semblait énorme. (*J'ai trouvé bien plus gros par la suite et je ne m'en suis pas plainte*). Lorsque j'ai senti qu'il allait éjaculer, je l'ai fini à la main, ce qui n'a pas empêché que je reçoive quelques gouttes de son sperme sur les lèvres, que je n'ai d'ailleurs pas du tout apprécié.

Lui par contre, il avait aimé. Il entrait tout doucement dans le cercle que les bourgeois appellent "le vice". J'avais dans mes projets et en dernier cadeau, l'intention de le conduire au vice Marseillais, ce qui lui fermerait toutes les issues et ferait qu'il se rendrait auto-responsable de sa propre perte et ne pourrait pas m'en faire de reproche. D'autant, qu'il deviendra certainement un jour une femme..., du fait de son peu de force physique et de son éducation non-viril. Mais, je ne serai pas là pour le vérifier, quoique... si tout se passe bien, je pourrai en avoir des échos.

Un jour qu'on s'embrassait debout contre son bureau et que nous avions investi chacun le slip de l'autre. J'y suis allé de ma réaction de folle de son corps avec lui. Après des : "Oh ! Ce que tu me caresses bien ! Ah ! Ce que c'est bon de flirter avec toi !... » J'ai appuyé mes fesses sur le bord du bureau et me suis renversée en arrière en disant : embrasse mes cuisses, embrasse les je t'en prie... J'ai envie.... Il a hésité un instant et pensant certainement que je me déboussolais de plus en plus pour lui. Mais, il a fait ce que je lui demandais et même plus. Les dossiers lui avaient appris pas mal de choses et il avait dû se faire expliquer par les spécialistes certaines pratiques. Il a passé ses bras sous mes jambes, les a soulevé, s'est glissé entre elles et a posé sa bouche où je le désirai. Ca n'a pas été une réussite, mais j'ai fait comme si...

Ensuite, c'est moi qui l'ai sucé comme la fois précédente en le finissant à la main, son sperme giclant sur la moquette. Ca serait toujours un élément dans le dossier, suivant les circonstances. J'avais aussi remarqué une petite tache rouge en forme de virgule au haut de son pubis. Même sa femme ne devait pas la connaître.

Auteur Robert FAURD - Roman : EL PROCU « La paysanne »

Auteur : Le Papy qui rit- chapitre : 6/20. Janvier 2013

## Chapitre 6

### *Une partie de Sucette.*

Nos relations impudiques duraient depuis quelques temps et il semblait

se contenter de nos caresses. Je ne voulais pas que cette situation dure éternellement. Heureusement, quelques jours après l'occasion, elle m'a été offerte d'enfoncer un nouveau clou.

Il avait été convoqué à la Cour d'Appel pour arroser une remise de prix et je l'avais accompagné pour prendre des notes et aussi, voir avec le greffe différents dossiers. Nous sommes rentrés en voiture le soir et il faisait nuit. Il s'est arrêté dans un petit chemin, afin que nous puissions échanger quelques baisers avant de nous quitter.

Je pense que le moment et le lieu étaient propices. J'ai commencé par le remercier des compliments qu'il avait fait à ses messieurs de mon travail et lui ai dit qu'il méritait bien une récompense, comme il avait été gentil, je le serai aussi ce soir...

Pendant que l'on s'embrassait, j'ai joué la passionnée et ouvert sa braguette où j'ai plongé ma main sans hésitation pour en sortir son instrument en état de semi rigidité. C'est exactement ce que je souhaitais. Sans lui laisser le temps de réagir, je me suis penché dessus et l'ai prise dans ma bouche. Il devait être stupéfait, mais comme nous avions bu un peu de champagne et que je lui avais dit que ce vin me faisait un drôle d'effet, il a dû faire la relation et de toutes façons, lui, il n'avait rien demandé. Comme c'était la première fois qu'on lui taillait une plume, il devait penser qu'il ne fallait pas être plus royaliste que le roi et en profiter. D'autant, que j'aurai pu me vexer, (*et allez donc*) s'il refusait cette attention toute particulière.

Je l'ai donc sucé, comme l'aurait fait la nouvelle esclave du pacha. Il s'était mis à l'aise en penchant en arrière le dossier de son siège. Je ne sais pas si je n'étais pas très adroite ou s'il se retenait, mais la sucette a bien duré un bon moment. J'en avais les mâchoires qui me faisaient mal. Pourtant, j'ai pu vérifier par la suite, que son instrument était plutôt du modèle minus, mais à l'époque, je le trouvais assez gros. Mon idée devait être faussée, par l'image que je me faisais du sexe masculin. J'avais pris pour étalon sa zigounette pas plus grosse que son pouce, mais d'une bonne longueur. J'ai en trouvé bien plus gros par la suite, je ne m'en suis pas plainte et je m'en suis servie de toutes les manières. Lorsque j'ai senti qu'il allait éjaculer, je l'ai fini à la main, ce qui n'a pas empêché que je reçoive quelques gouttes de son sperme sur les lèvres, que je n'ai d'ailleurs pas du tout apprécié sur le moment. Par la suite, un mes amants m'a dit « *c'est le nectar de l'amour, ne t'en prive surtout pas, c'est plein de vitamines et d'oligoéléments, car moi je ne me prive pas de l'eau parfumée qui sort de ton vagin* ». Et depuis, je n'en laisse pas perdre une goutte...

Lui par contre, il avait aimé. Il entraît tout doucement dans le cercle que les bourgeois appellent "le vice". J'avais dans mes projets et en dernier cadeau, l'intention de le conduire au vice Marseillais, ce qui lui fermerait toutes les issues et qu'il se rendrait auto-responsable de sa propre perte et ne pourrait pas m'en faire de reproche. D'autant, qu'il deviendra certainement un jour « *une femme passive* » en prison... du fait de son peu de force physique et de son éducation non-viril. Mais, je ne serai pas là pour le vérifier, quoique... si tout se passe bien, je pourrai en avoir des échos.

Un jour qu'on s'embrassait debout contre son bureau et que nous avions investi chacun le slip de l'autre. J'y suis allé de ma réaction de folle de son corps avec lui. Après des : "*Oh ! Ce que tu me caresses*

*bien. Ah ! Ce que c'est bon de flirter avec toi... ».* J'ai appuyé mes fesses sur le bord du bureau et me suis renversée en arrière en disant :  
- Embrasse mes cuisses, embrasse les, je t'en prie... j'ai envie... que tu me fasses comme le tonton-parrain avait fait à la Fernande...  
Ce coup là, j'y avais été un peu fort (*on avait l'exemple, il n'avait qu'à suivre le même chemin que l'Adrien et vlan c'est partie...*).  
Il a hésité un instant et pensant certainement que je me déboussolais de plus en plus pour lui. Mais, il a fait ce que je lui demandais et même plus. Les dossiers lui avaient appris pas mal de choses et il avait dû se faire expliquer par les spécialistes certaines pratiques. Il a passé ses bras sous mes jambes, les a soulevé en me couchant sur son bureau, s'est glissée entre elles et a écarté mon slip et à posé sa bouche où je le désirai. Ca n'a pas été une réussite, car il s'est arrêté au bon moment... mais j'ai fait comme si... Ensuite, c'est moi qui l'ai sucé comme la fois précédente, en le finissant à la main, son sperme a giclé sur la moquette. Ca serait toujours un élément dans le dossier, suivant les circonstances. J'avais aussi remarqué une petite tache rouge en forme de virgule au haut de son pubis. Même sa femme ne devait pas la connaître.

Auteur Robert FAURD - Livre « EL PROCU »

C'est un roman de tendance érotique, l'auteur est surnommé « Le papy qui rit ».

EL PROCU N°6 fin de « La sucette ». (janvier 2013 -7508mots).

Si vous désirez lire la suite, écrivez des commentaires. Sinon pas de suite...